

RELATION
Fidèle et détaillée
DE L'ARRESTATION
De S. A. R. Madame,

DUCHESSE DE BERRY.

ORNÉE DE LITHOGRAPHIE.

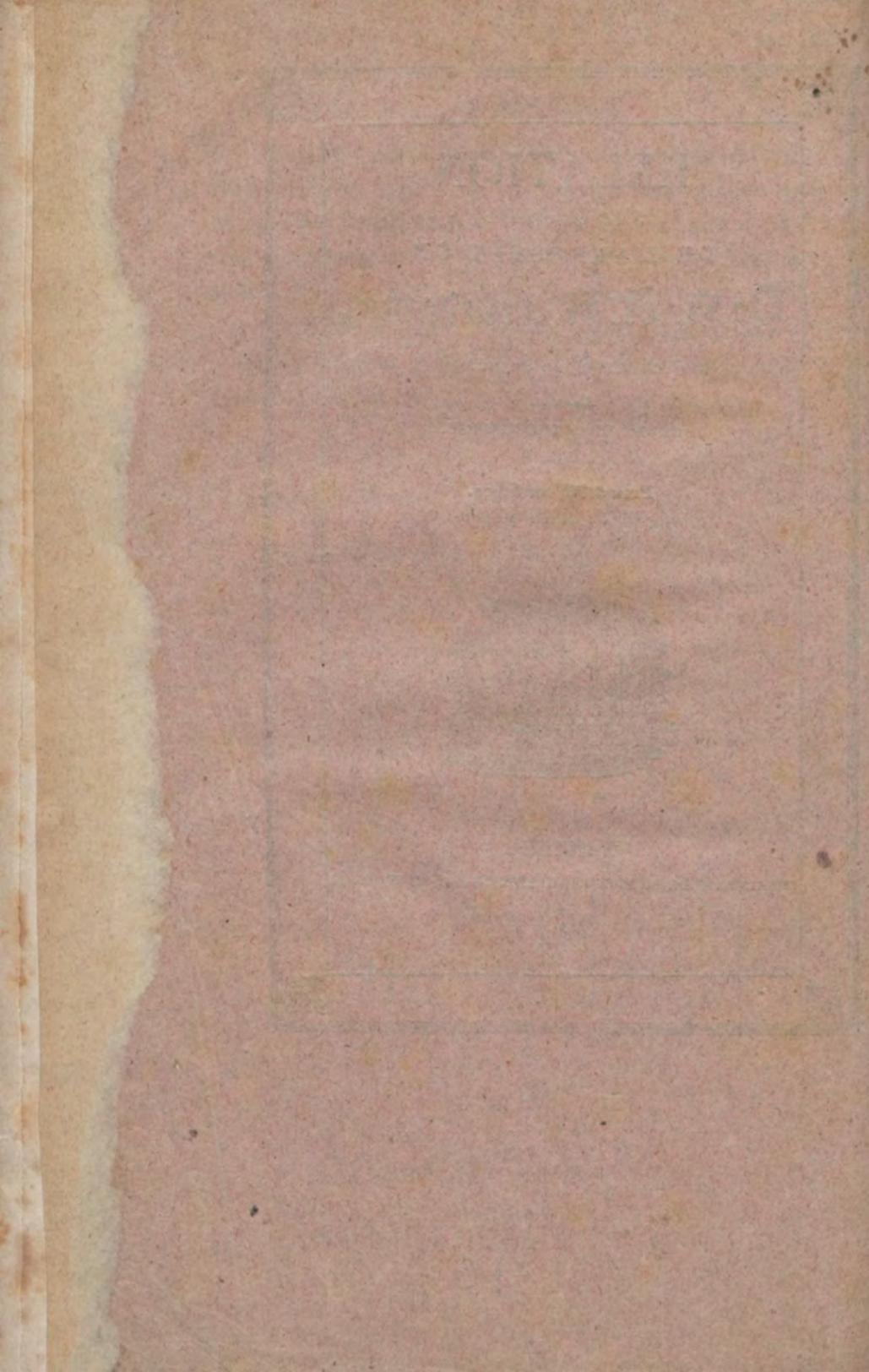
Prix : 75 centimes.

Au profit des décaus politiques.



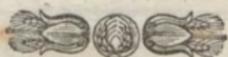
NANTES,
IMPRIMERIE DE C. MERSON, CARREFOUR S.-JEAN, N. 1.

—
1832.



3
24

RELATION
FIDÈLE ET DETAILLÉE
DE L'ARRESTATION
DE S. A. R. MADAME ,
DUCHESSÉ DE BERRY.



1981

NANTES ,
IMPRIMERIE DE C. MERSON , CARREFOUR S.-JEAN , N.º 1.
NOVEMBRE 1832.



RELATION

TIBRE ET DETAILLE

DE L'AMBIANCE

DE LA MARIAGE

DUSSIÈRE HENRY



Propriété de l'Editeur.



PARIS

1844

RELATION
FIDÈLE ET DÉTAILLÉE

DE L'ARRESTATION

DE

S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY.

[Quæque ipse miserrima vidi.....]

VIRG.

LE dévouement et la fidélité que MADAME rencontrait presque en tous lieux, auraient permis à S. A. R. de quitter l'Ouest et même la France ; si des motifs graves, que personne n'oserait blâmer, ne l'avaient dé-

cidée à rester à Nantes jusqu'au dernier moment. Au lieu de courses et de promenades imprudentes, MADAME passait les jours entiers occupée avec une patience incroyable des travaux les plus sérieux. Grâce à la prudence de S. A. R. et au mystère qui l'entourait, la police s'agitait dans l'ignorance la plus complète de sa retraite, lorsqu'un étranger, prenant le nom d'Hyacinthe, sollicita l'honneur de la voir et de lui remettre à elle-même les dépêches les plus importantes. C'était le 22 Octobre : le nom d'Hyacinthe était connu de S. A. R. ; mais le voyageur n'avait pas été annoncé, et la crainte d'un piège tendu par la police empêcha de lui répondre. Cependant l'étranger refusait de confier ses dépêches à un tiers ; il déclara qu'il allait passer quelques jours à Paimbœuf, sans doute pour aiguïser, par l'impatience, le désir que MADAME devait avoir de connaître

le résultat de ses voyages. A son retour , il prit enfin le parti d'envoyer les paquets dont il s'était chargé , réclamant avec instance de communiquer verbalement des détails qu'il ne pouvait confier au papier. Il fut alors bien constaté que le sieur Hyacinthe était un nommé Deutz , israélite converti et comblé des bontés de S. A. R. Les bienfaits de MADAME ne s'étaient pas arrêtés à Deutz : ils s'étaient étendus au reste de sa famille , et notamment au sieur Drack , son beau-frère. La conversion de ce dernier avait tellement irrité contre lui ses co-religionnaires , qu'ils auraient enlevé ses enfants , s'ils n'avaient été placés aux frais de la Famille Royale et sous des noms supposés , dans des maisons d'éducation à Paris. Le sieur Drack avait été en outre nommé bibliothécaire de S. A. R. Monseigneur le Duc de Bordeaux.

Aidé par les recommandations de plusieurs Cardinaux, et du Saint Père lui-même, Deutz était parvenu à capter la confiance de MADAME, qui l'avait chargé des missions les plus délicates. Elle ne balançait donc pas un moment à lui accorder une audience, le mercredi, 31 octobre, à 7 heures du soir, dans la maison de M.lles Duguiny, où il fut amené, sans connaître la rue ni le lieu de l'entrevue.

Si MADAME n'avait pas eu les motifs les plus graves d'honorer cet homme d'une large part dans sa confiance, son entrée gauche, embarrassée, aurait pu faire naître des soupçons. Du reste, ces entrevues n'avaient jamais lieu de sang froid, et le très-petit nombre d'étrangers, reçus par elle, saisis de douleur et d'admiration à son aspect, tombaient le plus souvent à ses pieds.

Après une heure et demie d'entretien , il prit congé de S. A. R. , persuadé qu'elle allait quitter la maison à l'instant même. Il ne put donc exécuter alors l'affreux projet qu'il avait conçu. Quelques jours après, revenant avec adresse sur le trouble qu'il n'avait pu déguiser, il prétendit avoir oublié des choses très-importantes, et sollicita un second entretien. MADAME y vit d'autant moins d'inconvénient, qu'elle avait des dépêches à lui remettre. Cette nouvelle audience lui fut assignée pour le mardi, 6 novembre, au même hôtel Duguiny. Ce jour, vers deux heures, le misérable passa devant la retraite de MADAME, sans doute pour mieux étudier son terrain. Il revint à 4 heures, en passa plus d'une avec son S. A. R., eut grand soin de faire ressortir à ses yeux l'économie qu'il avait apportée dans ses différentes missions, et ne s'éloigna qu'a-

près s'être assuré qu'elle devait dîner en ce lieu. Outre les convives ordinaires, S. A. R. avait invité M.me la baronne de Charette et M.lle Céleste de Kersabiec. Il était 5 heures et demie, et ces dames étaient arrivées. On était dans la chambre à coucher de M.lle Pauline Duguiny; l'appartement n'était encore éclairé que par la lune qui brillait du plus doux éclat. La conversation roulait sur ce beau spectacle, lorsque M. Guibourg, s'approchant de la croisée pour le mieux contempler, aperçut un bataillon de troupe de ligne, qui se déployait en silence vers l'hôtel Duguiny. Donner l'alarme, s'élancer vers l'appartement de S. A. R. fut l'affaire d'un instant. On presse MADAME d'entrer dans la cachette; elle ordonne à MM. de Menars et Guibourg de s'y introduire les premiers, et les suit aussitôt avec M.lle Sty-lite de Kersabiec. L'ordre d'entrée et mê-

me de sortie en cas de malheur était arrêté depuis long-temps. Comme il serait presque impossible à deux hommes de s'y introduire les derniers, MADAME avait décidé que l'on entrerait par rang de taille, et sa volonté fut suivie, car elle entra la dernière, et M. de Menars le premier.

Cette cachette est pratiquée dans une des mansardes formant le troisième étage de la maison Duguiny. Le mur d'une cheminée construite dans un des angles de la chambre, la ferme par devant, et dans le fond se trouve le mur extérieur de la maison sur lequel reposent les chevrons qui forment le dessus de la cachette. La plaque de la cheminée, qui s'ouvre à volonté, y donne entrée. Cette cachette a environ 18 pouces de large, à l'une des extrémités, et 8 à 10 pouces à l'autre, sur une longueur de 3 pieds à 3 pieds et

dem. La hauteur va également en diminuant vers l'extrémité la plus étroite , de manière à permettre difficilement à un homme de se tenir debout dans cette partie , même en passant la tête entre les chevrons. A peine la plaque était-elle poussée , que les soldats entrèrent précédés des commissaires de police de Paris et de Nantes , qui marchaient l'arme au poing. Soit trouble , soit inexpérience , l'un d'eux fit partir son pistolet et se blessa la main. Ils se répandirent en un moment dans toute la maison , et le chef civil qui les conduisait monta droit à la mansarde où MADAME avait reçu l'infâme Deutz. *Voici la salle d'audience* , s'écria-t-il , reconnaissant les lieux à la description du traître. Des sentinelles sont posées dans tous les appartements , tandis que la force armée ferme toutes les issues dans les rues environnantes. Les meubles sont ouverts ou

enfoncés, les planchers et les murs sondés à grand bruit. On allume du feu dans toutes les cheminées, sans en excepter celle de la cachette. MADAME et les personnes qui l'accompagnent ignorent encore l'effet qui va résulter de cette mesure; mais on ne voulait produire que de la fumée pour obliger à quitter cet asile ceux qui auraient pu s'y être réfugiés. Cependant des perquisitions se faisaient dans les maisons voisines, surtout dans un appartement contigu à la cachette. On sondait avec une telle force en cet endroit, que la muraille aurait pu s'écrouter sur la tête de l'illustre captive.

Dans une position si critique, M. les Pauline et Marie-Louise Duguiny avaient montré un sang froid et une présence d'esprit vraiment admirables. Gardées à vue par les soldats, elles s'étaient mises à table avec

M. mes de Charrette et de Kersabiec , dissimulant , sous l'apparence du calme et de l'appétit même, l'inquiétude et les tourments dont elles étaient rongées. Leur femme de chambre , Charlotte Moreau , dont la probité et le dévouement, signalés par le traître, sont au-dessus de tout éloge , était l'objet d'une surveillance particulière. La cuisinière, Marie Bossy , conduite au Château, puis à la caserne de la gendarmerie, avait noblement résisté à la séduction de l'or étalé sous ses yeux, et aux promesses qui s'élevaient , dit-on , jusqu'à deux cent mille francs. M. me de Charette, qui avait eu la prudence de se faire passer pour une demoiselle Kersabiec , dans la crainte d'augmenter les soupçons , fut reconduite avec M. lle Céleste à l'hôtel de cette dernière. Enfin , après 6 ou 7 heures de recherches inutiles , étonné , sans doute , mais non décou-

ragé, le préfet, qui avait tout dirigé, donna le signal de la retraite, laissant le nombre d'hommes nécessaire pour occuper toutes les pièces de la maison.

Jusqu'à ce moment, Madame la duchesse de Berry et ses fidèles serviteurs avaient conservé beaucoup d'espérance. Ne pouvant que soupçonner encore la trahison, ils aimaient à penser qu'il en serait de cette visite comme de beaucoup d'autres, et que, de guerre lasse, on permettrait à l'héroïque recluse de prendre un peu de repos et de nourriture.

La nuit était humide, et le froid se faisait vivement sentir au travers du toit. Pour remédier à cet inconvénient, qu'ils éprouvaient aussi, les deux gendarmes de garde dans la chambre de la cachette se mettent

en devoir d'allumer un grand feu. Il profita d'abord à six personnes ; mais bientôt la chaleur devint plus insupportable que le froid. La plaque était rouge des deux côtés, et plusieurs des détenus portent encore les marques des brûlures que faisait le moindre contact avec cette fatale porte. Cependant le jour était encore loin et l'on n'entrevoit pas le terme de cette affreuse situation. Les captifs , obligés de changer de position , tournaient sur eux-mêmes avec une peine incroyable , et MADAME était arrivée devant la plaque. Bientôt ses vêtements devinrent si brûlants que la main ne pouvait les tenir serrés. Sublime de courage et de résignation , elle en aurait donné à tous , s'ils avaient pu en manquer.

La nuit se passa ainsi au milieu des tortures que l'on pouvait à peine adoucir en

s'ingéniant de mille façons. Les ouvriers n'avaient pas attendu le retour de la lumière, pour recommencer leurs travaux. Il semblait qu'on voulait abattre l'hôtel Duguiny et les maisons voisines. Les barres de fer, les mardriers frappaient à coups redoublés, et l'on ne savait, si, après avoir résisté aux flammes, MADAME ne serait pas écrasée sous la pierre.

Qui le croirait ! cette affreuse position n'était pas sans charmes pour les trois serviteurs de MADAME. Souffrir avec et pour une princesse qu'on admire dès qu'on la connaît et à laquelle on appartient pour toujours ; voir la police entière se consumer en vains efforts pour prendre et livrer au pouvoir celle dont naguère il eût baisé les pas ; entendre leurs plaintes et leur mécontentement de ne pas trouver la princesse dont la capture était pour l'un la condi-

tion d'un horrible salaire, pour l'autre un gage de réconciliation, pour tous peut-être un motif de récompenses et d'honneurs, était une satisfaction qui calmait les brûlures, faisait oublier la fatigue et la faim. Indépendamment des devoirs sacrés que le malheur et l'opinion imposent, il est des hommes dont l'âme aime à lutter avec les orages de la vie, et trouve une sorte de bonheur à vaincre et dominer tous les mouvements d'une nature ordinairement ennemie des souffrances et des périls.

Cependant les gendarmes de garde avaient cessé d'entretenir le feu; peu à peu l'air s'était renouvelé et la plaque attiédie. En revanche, les recherches paraissaient se concentrer autour de la cachette. Revenus dans ce lieu pour la vingtième fois, on brisait un placard, on examinait l'ardoise

dérangée qui laissait passer un peu d'air aux captifs; on sondait de nouveau le mur qui les touchait; la cachette retentissait des coups de marteau qui frappaient autour de la plaque; le plâtre se détachait; c'en était fait, lorsque les ouvriers abandonnent cet endroit si minutieusement exploré. Non, dit tout bas l'un des prisonniers, *ils ne la trouveront pas désormais; Dieu veut la sauver; nous n'avons plus d'ennemis que la fatigue et la faim. Courage, disait l'illustre mère de Henri V; ils se lassent de chercher, de briser, et peut-être touchons-nous au terme de notre délivrance.* En effet les ouvriers avaient abandonné une seconde fois la maison ainsi que les autorités. Les gardes s'étaient repliés au rez-de-chaussée; le troisième étage n'était plus gardé que par deux gendarmes qui se tenaient dans la chambre de la cachette.

Mais cet espoir ne fut pas de longue durée. Les gendarmes avaient rallumé le feu ; la plaque, qui n'avait pas eu le temps de refroidir, était devenue brûlante une seconde fois ; le mur ébranlé laissait passer la fumée ; l'air de la cachette n'était plus respirable ; il fallait appliquer la bouche contre les ardoises pour échanger un haleine de feu contre l'air extérieur. Ce n'est pas tout : au danger d'être asphixiés venait se joindre la crainte d'être brûlés tout vifs. Le bas des vêtements menaçait de s'enflammer ; déjà cet accident était arrivé à la robe de MADAME , et l'on frémissait à la vue d'un danger si imminent. L'espoir devenait impossible ; il était remplacé par la conviction qu'on ne pouvait plus rester une heure dans cette fournaise sans compromettre les jours de MADAME. Elle le sentait aussi ; mais ne pouvait se résoudre à se livrer elle-même.

Son grand cœur fut obligé de souscrire à la nécessité ; elle ordonna d'ouvrir tout doucement la porte de la cachette ; mais le fer dilaté par la chaleur résista aux efforts de Mlle Stilyte de Kersabiec et ne céda qu'à des coups de pieds répétés de ces Messieurs.

A ce bruit inattendu, les gendarmes stupéfaits crièrent : qui est-là ? vos prisonniers qui se rendent, répondirent des voix de femmes. Ces pauvres gens éperdus s'empresèrent d'ôter le feu de la cheminée à la première demande ; redoutant pour les détenus les atteintes d'un foyer brûlant, ils aidèrent à chacun d'eux à sortir de la cachette, en commençant par Mlle. Stylite de Kersabiec. Je suis la duchesse de Berry, s'écria la princesse, en se relevant courageusement : vous êtes français et militaires,

je me fie à votre honneur. La plume ne saurait rendre les émotions qui se manifestèrent en ce moment pour tout ce qui porte un cœur d'homme. Ces anciens soldats de la garde tremblaient pour la première fois en pressant la main de celle qui les aimait tant. Ah! c'étaient des serviteurs fidèles, et il a fallu de grandes catastrophes pour que S. A. R. soit devenue leur prisonnière.

Hommes généreux! jouissez du témoignage de votre conscience; votre main ne s'est jamais souillée du sang d'un ennemi désarmé, d'un français surtout, et vous n'êtes pas de ceux qui sont devenus des assassins dans ces malheureux temps.

Le bruit de cette scène si attendrissante fit bientôt monter une partie des troupes stationnées au rez-de-chaussée. MADAME était passée dans la petite pièce où elle

avait reçu l'abominable Deutz. Il n'y avait ni haine, ni colère sur aucun visage; c'était l'étonnement, la stupéfaction d'un événement qui semblait incroyable. La puissance du malheur régnait dans toute sa force. MADAME demanda le général d'Erlon et l'on s'empessa de lui obéir. Il parut bientôt avec le général d'Hermoncourt et le préfet. Ces fonctionnaires avaient été précédés par les substituts du procureur du Roi. S. A. R. obtint du général d'Erlon l'autorisation de garder avec elle ceux qu'elle nommait si obligeamment ses prisonniers, et lorsque cette infortunée princesse annonçait cette bonne nouvelle à M. Guibourg, pour le dédommager de la liberté qu'il perdait une seconde fois, celui-ci répondit avec une émotion qu'il n'éprouvait pas seul : je suis trop heureux de partager le sort de MADAME,

et je préférerais à la liberté même, une captivité si glorieuse à mes yeux.

Il était alors environ midi, et MADAME n'avait pris aucune nourriture depuis la veille, dix heures du matin. Cependant ses forces ne l'abandonnaient pas plus que son courage; elle se contenta de demander un verre d'eau. Tandis que sa fidèle compagne et le comte de Menars l'entouraient de soins, qu'elle recevait les premiers témoignages, d'admiration et de respect des autorités supérieures, M. Guibourg était allé, avec M. le substitut Baudot, pour assister à l'inventaire des effets contenus dans la cachette; mais avant qu'il fut terminé, on donna le signal du départ pour le Château.

MADAME, qui donnait le bras au général d'Hermoncourt, suivait M. Guibourg ac-

compagné de M. le Préfet et de M. Baudot ;
 venaient ensuite M. lle de Kersabiec , con-
 duite par M. et M. de Menars ,
 qu'accompagnait également M.

L'étonnement qui avait frappé les mili-
 taires et les fonctionnaires publics à la pre-
 mière vue de MADAME , saisit le peuple dans
 la rue. Pas un cri ne se fit entendre dans le
 court trajet de l'hôtel Duguiny au Château.
 Il semble qu'on songeait à ces jours encore peu
 éloignés où S. A. R. marchait pour ainsi dire en
 triomphe au milieu des acclamations de joie
 et d'amour. Ah ! si le ciel rendait au jeune
 Henri le trône qu'il a perdu , sa mère rece-
 vrait à Nantes des hommages plus touchants
 encore qu'à son premier voyage. Elle pour-
 rait dire à l'artillerie de la garde nationale
 combien de fois elle admira sa belle tenue
 du fond de sa retraite ; au commerce , les

projets qui devaient le faire prospérer ; à tous , le bonheur qu'elle rêvait pour eux.

Arrivée dans ce Château, qui avait vu célébrer le mariage si heureux pour la France d'Anne de Bretagne et de Louis XII , elle était là comme aux Tuileries. Il semble qu'elle n'avait que des gardes d'honneur empressés à lui obéir. Elle a reçu de tous , les hommages de respect que sa naissance et ses malheurs plus grands encore commandaient si impérieusement. Tous ceux qui avaient l'honneur de lui parler étaient émus de sa bonté , de sa simplicité. Elle a frappé d'admiration plusieurs militaires , entr'autres le général d'Hermoncourt, dont l'opinion n'est pas suspecte : Quelle femme ! s'écriait-il , *C'est une héroïne !* Et les soldats avaient dit sur son passage : *elle est comme l'Empereur !*

MADAME se promenait en effet dans son appartement comme un général infatigable. *J'étais venue, dit-elle à plusieurs, pour épargner à cette belle France les malheurs d'une invasion. Vous avez méconnu ma voix ; puissiez-vous ne pas vous en repentir.*

Tandis que plusieurs personnes, et notamment M. Bacqua, appelées pour donner des soins à M. le comte de Menars, montraient à MADAME avec une admiration douloureuse, les ravages du feu sur sa robe, *je vous permettrai d'en parler*, disait-elle, en souriant, *si c'étaient les trous des balles des ennemis de la France.*

Le déjeuner fut bientôt servi par les soins de M. le colonel d'artillerie, commandant au Château. MADAME permit à M. le de

Kersabiec et à M. Guibourg de s'asseoir à sa table, et tous les trois déjeunèrent gaiement et de bon appétit au milieu d'une douzaine de personnes auxquelles MADAME adressait tour à tour la parole. Pendant ce temps, M. de Menars reposait dans l'appartement voisin. M. le Préfet présenta à S. A. R. M. le Maire et quelques autres personnes qui avaient obtenu la permission d'entrer. Chacun se retira peu à peu, méditant sans doute sur les vicissitudes de la fortune. MADAME venait d'être arrêtée le 7 novembre, et c'est le 7 novembre que *Philippe-Egalité* porta sa tête sur l'échaffaud.

Bientôt on apporta deux lits destinés à MADAME et à M. de Kersabiec. On avait promis à S. A. R. d'en dresser deux autres dans l'appartement voisin pour MM. de Menars et Guibourg; mais on jugea convenable

de les placer dans un appartement plus éloigné.

MADAME se mit à table à 7 heures pour dîner. M. le comte de Menars, dont l'indisposition continuait, fut privé de l'honneur de s'y asseoir avec elle. M. Guibourg se retira vers 9 heures, avec l'espoir de revoir S. A. R. le lendemain; mais à 10 heures et demie du soir, une voiture vint le prendre et le conduire à la prison neuve. Il y fut suivi de M. lles Pauline et Marie-Louise Duguiny, accusées d'un crime dont s'honorait la France entière: l'hospitalité donnée à la princesse la plus malheureuse et la moins digne de l'être.

Le lendemain trouva MADAME ce qu'elle était la veille, et la réflexion n'avait fait qu'augmenter le calme de son ame et la

force de son courage. Elle reçut avec une vive satisfaction un panier d'oranges qui lui était envoyé par les dames de la Halle. Les généraux d'Erlon et d'Hermoncourt amenèrent ensuite M.lles Eulalie et Mathilde de Kersabiec , M.me Adolphe de Biré, née de Kersabiec , le jeune Louis de Kersabiec et M.me la baronne de Charette. Celle-ci , au moment de l'arrestation de MADAME , avait réclamé l'honneur de partager sa captivité. M.lle Eulalie de Kersabiec avait supplié qu'on lui accordât le même bonheur.

Consignées dans leur chambre, gardées à vue pendant tout le temps des perquisitions, les demoiselles Duguiny, dont l'admirable sang-froid avait déconcerté les agents de la police, ne purent obtenir le bonheur de voir MADAME avant son départ pour le Château. Elles adressèrent le lendemain, de la prison,

la lettre suivante à M. le général d'Erlon :

« Nous vous supplions de nous accor-
» der la grâce la plus précieuse pour nous ;
» c'est la permission de passer une journée
» aux pieds de S. A. R. Notre devoir et sur-
» tout notre cœur nous commandent de re-
» mercier MADAME de la confiance qu'elle
» nous a témoignée, du bonheur qu'elle nous
» a donné en venant prendre asyle dans no-
» tre maison. »

La fidèle Charlotte Moreau avait ajouté,
en *post scriptum* :

« Je ne suis qu'une femme de chambre ;
» mais si MADAME ne m'en trouve pas in-
» digne, je sollicite la même grâce que mes
» maîtresses. »

Cette noble récompense , cette consola-

tion si précieuse ne fut pas accordée à celles qui le méritaient si bien.

Le 8, à 4 heures de l'après-midi, les autorités se réunirent pour se concerter sur les mesures à prendre à l'égard de madame la duchesse de Berry et elles décidèrent d'exécuter ponctuellement les ordres du gouvernement, qui prescrivaient d'envoyer S. A. R. au Château de Blaye. Les personnes désignées pour accompagner l'auguste prisonnière furent : M. Polo, adjoint du maire de Nantes; Robineau de Bougon, colonel de la garde nationale; Rocher, porte-étendard de l'escadron d'artillerie de la même garde; Chousserie, colonel de gendarmerie; Ferdinand Petit-Pierre, adjudant de la place de Nantes, et Joly, commissaire de police de Paris. Un bateau à vapeur fut préparé pour recevoir la prin-

cesse et la conduire à Saint-Nazaire, à bord du brick stationnaire la *Capricieuse*, capitaine Mollier, chargé de la transporter à Blaye.

Le 9, à 3 heures et demie du matin, les principales autorités arrivent au Château, et la duchesse de Berry, Mlle. Stylite de Kersabiec et M. de Menars, dont la santé s'était rétablie, montent dans les voitures, qui les attendaient et se rendent sur la Fosse où stationnait le bateau à vapeur, sur lequel se trouvait une escorte de vingt gendarmes. Outre les personnes désignées pour aller jusqu'à Blaye, la princesse est accompagnée de M. le général d'Erlon, commandant de la division, de M. Maurice Duval, préfet du département, de M. Ferdinand Favre, maire de Nantes, et de M. L. Vallet, un de ses adjoints qui ne doivent la

quitter qu'après son embarquement sur le brick la *Capricieuse*.

Malgré la précipitation de ce départ, auquel madame la duchesse de Berry était loin de s'attendre, elle trouve encore dans son cœur des souvenirs pour ceux qu'elle est forcée d'abandonner. Avant de quitter le Château de Nantes, elle adresse à M. Guibourg, qui n'avait pu déposer aux pieds de S. A. R. l'hommage de son profond respect, le billet suivant :

J'ai réclamé mon ancien prisonnier et on va écrire pour cela. Dieu nous aidera et nous nous reverrons. Amitiés à tous nos amis; Dieu les garde. Courage, confiance en lui. Sainte Anne est notre patronne à nous autres Bretons.

Ce billet , remis entre les mains de M. le Maire de Nantes , est fidèlement parvenu à son adresse.

Le trajet de Nantes à Saint-Nazaire n'a présenté aucun incident particulier. Madame la duchesse de Berry a conservé dans tous les instants cette fermeté et cet héroïsme qui lui ont fait des admirateurs même parmi ses plus cruels ennemis. Elle a été reçue à bord de la *Capricieuse* avec tous les égards dus à son rang et à ses nobles infortunes. Les matelots qui garnissent ordinairement l'échelle de commandement , lorsqu'un grand personnage entre sur le bâtiment , avaient cédé la place aux officiers qui se tenaient le chapeau à la main. Les vents contraires ont empêché la corvette de mettre immédiatement à la voile , et M. Leblanc , capitaine de vaisseau , nommé ré-

vement commissaire général de la marine à Nantes, est parti, le 10, pour Saint-Nazaire, sur un bateau à vapeur destiné à remorquer au large la *Capricieuse*. Il doit prendre en même temps le commandement supérieur de la station de l'embouchure de la Loire, composée de la corvette la *Capricieuse*, armée en brick, et des bricks le *Marsouin* et la *Lamproie*.

Pendant que S. A. R. était en rade, elle a éprouvé, ainsi que M. le Stylite de Ker-sabiec, un léger mal de mer, qui a promptement disparu.

MADAME ayant manifesté le désir de prendre un peu de lait, toutes les laitières de Saint-Nazaire se sont empressées de mettre à sa disposition tout celui qu'elles

possédaient , et ont refusé d'en recevoir le prix.

Le dimanche , 11 , à 7 heures du matin , la corvette la *Capricieuse* est sortie de la rade de Saint-Nazaire , remorquée par le bateau à vapeur , qui l'a quittée à trois lieues en mer. Le vent étant favorable , S. A. R. a dû arriver ce jour même au Château de Blaye.

C'est aussi vers ce lieu , qu'en sortant du Château de Nantes , où ils venaient de célébrer leur mariage , Louis XII et Anne de Bretagne dirigèrent leurs pas.

La ville de Nantes leur envoya des présents à Blaye. Quant à MADAME , duchesse de Berry , elle a emporté avec elle le respect

et l'admiration de tous , le dévouement et l'amour d'un grand nombre.

La supériorité , on peut dire la sublimité de son ame se résume et se peint tout entière dans ces mots , qu'elle écrivait , il y a quelque temps , à l'un de ses plus dévoués serviteurs :

« *Tout est perdu, fors l'honneur!* disait l'un de mes ancêtres; moi je dis : rien n'est perdu , tant qu'on a du cœur et des amis fidèles. »

FIN.

NOTIONS SUR DEUTZ.

Hyacinthe-Simon Deutz, naquit à Cologne en l'année 1802. A l'âge de 8 ans il fut amené à Paris par son père qui venait d'y être nommé Rabbin. A peine sorti de l'enfance, il annonça les dispositions les plus perverses.

Il entra (mais on ne sait à quel âge), comme ouvrier imprimeur, chez M. Didot.

Vers cette époque, son beau-frère M. Drach, s'étant fait catholique, Deutz furieux de cette conversion se porta plusieurs fois contre lui aux menaces les plus atroces ; il finit même un jour par lui dire qu'il ne craindrait pas de monter sur l'échafaud pour assouvir sa vengeance. (relation de la conversion de Deutz, par Drach, Méquignon, Havard ; Paris 1828.)

Pendant tout le temps qu'il resta ouvrier imprimeur, il fut aussi dépravé que possible. Plus tard ses sentiments parurent changés, et ayant manifesté l'intention d'embrasser la religion catholique, il fit solliciter, par son beau-frère, la faveur d'être présenté à Monseigneur l'Archevêque de Paris. Ce prélat pensant qu'il lui serait plus facile d'achever sa conversion à Rome, l'engagea à s'y rendre. Deutz fit, en effet, ce voyage au commencement de 1828. Il fut recommandé de la manière la plus pressante par M. de Quelen au Cardinal Capellari, alors préfet

de la Propagande, et aujourd'hui, Grégoire XVI. Le Pape Léon XII chargea Monseigneur l'Archevêque Ostini de l'instruire dans la religion catholique. Deutz parut plusieurs fois chanceler dans sa résolution. Nous lisons, dans la brochure citée plus haut, les phrases suivantes : « J'ai éprouvé quelques jours d'orage, j'étais même sur le point de retourner à Paris sans le Baptême ; c'était le judaïsme expirant ; mais, grâce à Dieu, mes yeux se sont entièrement dessillés, et sous peu, j'aurai le bonheur d'approcher de la sainte table. »

Admis, enfin, à recevoir le Baptême, il eut pour parrain M. le baron Mortier premier secrétaire d'ambassade et pour marraine une princesse italienne.

Peu de temps après, ce dernier le présenta au Pape qui l'accueillit avec la plus grande bienveillance. Dès son arrivée à Rome, une pension de 25 piastres par mois, lui avait été allouée sur les fonds de la Propagande. C'est alors, que sur la recommandation du Pape, il entra comme pensionnaire au couvent des Saints Apôtres, où il fut reçu avec beaucoup de bonté par le père Orioli, supérieur de ce couvent. Il fréquenta ce religieux très-assidûment, et il fit aussi à cette époque la connaissance du père Ventura, actuellement général des Théatins. Deutz continuait toujours à affecter en public la même dévotion ; mais, ceux qui le voyaient dans l'intimité, commencèrent bientôt à

le mieux juger ; les deux religieux surtout , avec qui il avait des rapports plus fréquents , ne tardèrent pas à découvrir ses véritables sentiments ; aussi avant son départ de Rome , avaient-ils entièrement rompu les relations intimes qu'ils avaient précédemment eues avec lui.

Deutz s'apercevant que la plupart de ses protecteurs s'éloignaient de lui , et qu'il ne lui restait plus que l'appui du Cardinal Capellari , qui , n'ayant pas l'occasion de le voir aussi souvent , était loin de soupçonner son hypocrisie , se décida à partir en 1830 , pour les Etats-Unis , prétextant qu'il ne voulait plus vivre d'aumônes. Il fit ce voyage avec l'intention de lever un commerce de librairie. Après avoir dépensé le peu de fonds qu'il devait aux bontés du Pape actuel , il revint en France en 1831.

C'est le Pape actuel , Grégoire XVI , qui a présenté Deutz à MADAME , comme un homme de haute capacité et d'une fidélité à toute épreuve. Chargé par MADAME des missions les plus délicates , il l'a servie , en effet , pendant plus d'une année , avec un zèle et une activité dignes d'une meilleure fin. On ne peut préciser le moment où il a été corrompu par la police ; on a lieu , de supposer cependant , que c'est à l'époque d'un voyage qu'il fit à Francfort , où il a dû rencontrer M. Lenormand , aujourd'hui commissaire central de police à Nantes. Il est à remarquer que le moment de sa présence dans cette ville , coïncide , à peu de jours près , avec celui de l'arrivée de M. Maurice

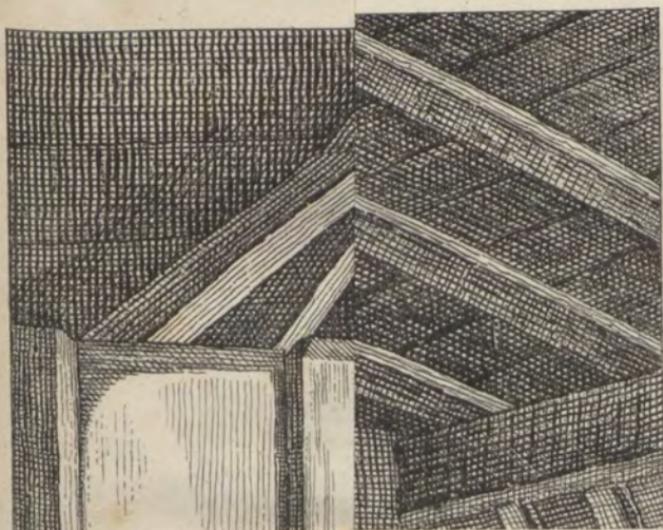
Duval Nous ne répéterons point ici les circonstances qui ont accompagné l'exécution du crime. Nous dirons seulement que cette trahison a porté ses fruits avec la rapidité de la foudre. Arrivé à la préfecture pour y donner le fatal signal, Deutz y fut enfermé dans un cabinet, sous la garde d'un agent de police ; le récit de celui-ci fait frémir ; le misérable se promenait à grands pas avec toutes les convulsions du remords, frappant dans les murailles et demandant des pistolets pour se détruire. L'homme de la police était armé dans l'intention de brûler la cervelle au monstre s'il avait remarqué en lui un retour ou un remords qui aurait contrarié sa funeste opération. Au reste, les agents de la police sont d'accord avec toute la France, pour lancer anathème contre ce malheureux ; mais la France demande s'il y a moins d'ignominie à corrompre qu'à être corrompu ? si l'un est l'effet, l'autre est la cause.

Deutz a été enlevé de Nantes dans la soirée de l'évènement et conduit en poste à Paris, où il est détenu ; on compte, sans doute, sur de nouvelles infamies de sa part.

SIGNALEMENT DE DEUTZ.

C'est un homme d'une taille moyenne ; son teint est basané, ses cheveux sont noirs et crépus, ses yeux vifs, mais petits et enfermés ; il a la bouche grande et ses lèvres très-épaisses.

Intérieur de R. Madame

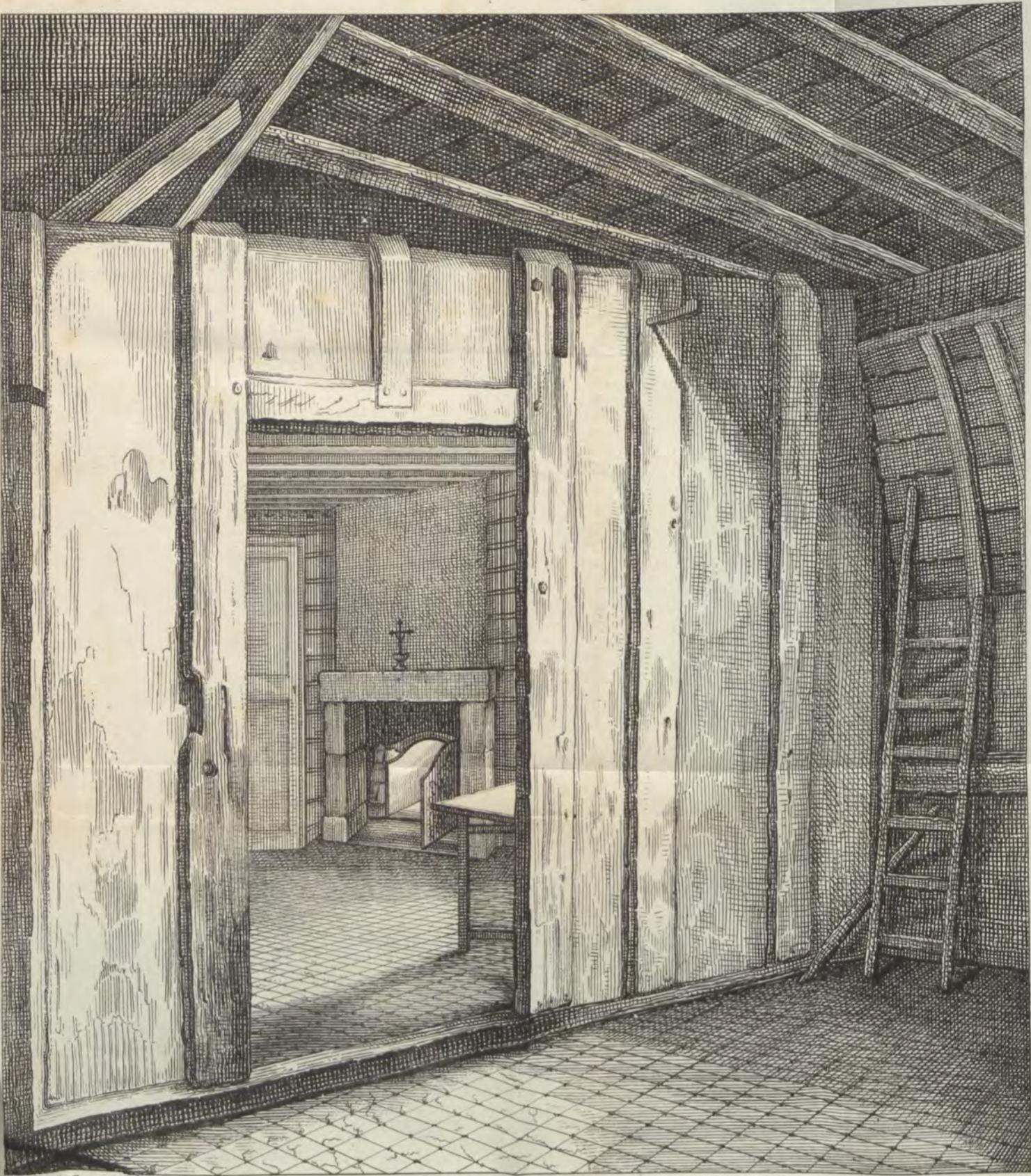


de Chantelou del.

1. et servant de lit. *penant sur une cour.*
 2. et serv. de lit à *de.*
 3. E. de Nuit. *serv. d'ouvert. à la cachette.*
 4. E. d'entrée.
 5. amne table de pugi *nier qui tapisse la*
été place par Madame.
- de tapis, serv. de tau

Déposé

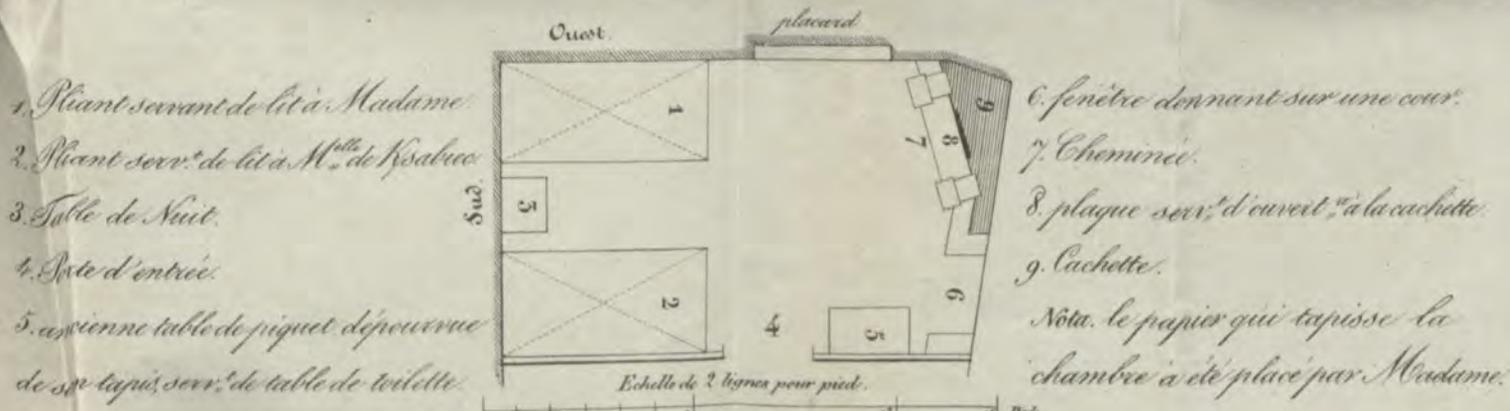
*Intérieur et Plan de la mansarde où S. A. R. Madame
Duchesse de Berry a été arrêtée.*



Plongée de Chantalon del.

Sur plan par Charpentier fils.

Lith. de Charpentier à Nantes.



- 1. Litant servant de lit à Madame.
- 2. Litant serv. de lit à M^{lle} de Noailles.
- 3. Table de Nuit.
- 4. Porte d'entrée.
- 5. ancienne table de piquet dépourvue de son tapis, serv. de table de toilette.

- 6. fenêtre donnant sur une cour.
 - 7. Cheminée.
 - 8. plaque serv. d'aveit. à la cachette.
 - 9. Cachette.
- Nota. le papier qui tapisse la chambre a été placé par Madame.*

Echelle de 2 lignes pour pied.
Vous savez que tous logements en bon pour moi..... Extrait d'une Lettre de Madame.

Déposé



